

Dans les nuages



Y être nous fait mal voir. Des autres. Mais aussi ce qu'il y a sous nos pieds, sur la terre, ce sol qui est nôtre. Mais y être aussi nous fait rêver. Par les autres, qu'ainsi nous séduisons. Et nous-mêmes plonger dans nos propres rêves, parfois si attirants.

Pour nous il y a sans doute deux royaumes : celui du ciel, celui de la terre. L'homme est peut-être le seul animal à dresser les yeux vers le ciel. Rien en effet d'utilitaire, de finalisé, ne peut nous attirer au ciel. Sauf peut-être de savoir s'il va pleuvoir, ou s'il va faire beau. Mais nous avons beau faire, nous élevons notre tête. Arrachés à nos préoccupations quotidiennes, quotidiennement *exaltés*, hors de toute nécessité et sans doute de façon totalement absurde.

Qu'attendons-nous du ciel ? À quoi nous attendons-nous ? D'où vient qu'un regard dressé semble toujours impérieusement exprimer quelque chose ? Assurément notre séjour *ici-bas* ne nous satisfait pas, ne suffit pas à nous combler. L'interlocuteur au reste est anonyme, aucun dialogue n'est possible. Seules le sont des paroles à sens unique : supplication, demande d'intercession, remerciement ou reproche (mais sans espoir de retour), prise à témoin (mais le témoin n'existe pas).

Longtemps pourtant il a existé. Le ciel était la demeure des dieux, de Dieu. Notre Père qui es aux cieux. Façon de dire, de localiser, se situer soi-même face à lui, c'est-à-dire dans un groupe où l'individualité se fondait. Mais tout cela le limite. « Père » peut suffire, qu'on peut prier seul et au fond de soi-même. Luc a raison, aujourd'hui, contre Matthieu. Nous pouvons oublier le « notre » dans le Père, et son royaume qu'on dit « des cieux » (façon aussi de ne pas le nommer) est en fait [à l'intérieur de nous](#). Surtout pas « parmi nous », comme on croit ou on dit souvent, au prix d'un contresens bien intentionné. Car pas plus que céleste, ce royaume n'est « terrestre » au sens de social : mais on a en a brûlé un pour l'avoir, comme Luc, dit simplement intérieur à nous-mêmes... (il s'agit de Giordano Bruno).

Ce ciel qui au dix-septième siècle encore par métonymie désignait Dieu, voici que maintenant on peut le voir vide. Mais pas forcément dépeuplé. L'agnosticisme réhabilite les nuages, qu'au moins on voit, alors que Dieu on ne le voit pas, sinon comme je viens de dire au fond de notre cœur. C'est alors la poésie qui relaie le divin. Quand ce dernier quitte le ciel, il entre en poésie. Bien plus difficile alors est de le cerner, de le définir. Vague et flou il demeure, au point que certains prennent ce vague et ce flou mêmes pour l'essence de la poésie. Certes l'approximation est très dommageable alors. Combien de photos prises en contre-plongée sur fond de ciel, tout élément terrestre exclu, flattent abusivement le sujet, l'héroïsent ou le magnifient à peu de frais. Ce sont des mythes, parfois des mystifications. Mythe est ce qui n'existe qu'ayant la parole pour cause, ou bien le regard dressé, levé au ciel. Mythe est ce qui périt par plus de précision. D'observation aussi, à commencer dans les choses visibles par le plus proche, le plus tangible – ce qui tombe sous les sens. Après toute élévation, il faut redescendre. La poésie est dans le ciel, et dans le langage des fleurs et des choses muettes... N'excluons rien...

Pourtant, pour échapper à notre condition, il nous suffit de lever la tête. Peu importe le flou de ces choses vagues. Sans elles nous ne serions qu'occupés. Le ciel nous désoccupe, et nous rend à nous-mêmes, c'est-à-dire à une patrie perdue. Lieu de notre fuite et de notre salut. De cette vie, une seule chose compte sans doute : *nous sauver*.

[J'aime les nuages qui passent, là-bas, les merveilleux nuages](#). Tout ce qui occupe encombre et détourne. L'argent, la carrière, la famille, les relations, le sacré séculier (la patrie, etc.), tout cela aliène. S'immobiliser, fixer le ciel, est s'arracher, se désencombrer de tous ces (beaux) harnais... Toujours il attirera,

car nous sommes excédés de ce qui nous retient. Qui ne s'est senti d'ailleurs, étranger à ce monde, *allogène* ? C'est là ce que la [Gnose](#) a toujours soutenu.

Aussi à force de fixer le ciel il s'imprime en nous, il passe en nous. Nous le devenons. Je regarde le ciel solitaire et pensif. Comment comprendre cette phrase ? La ponctuer ? Et le faut-il ? Dans ces moments d'émotion forte, je suis en effet moi-même, bel et bien, ce que je vois. Le ciel passe en moi, et moi en lui. Fusion, porosité. L'hypallage de qualification peut traduire ici cette fusion dans ma phrase, et elle reste possible si je ne la ponctue pas. Ponctuer est organiser, et il est habile très souvent de ne pas le faire, pour créer le flou – c'est-à-dire bien souvent le remettre là où les maîtres nous l'ont défendu. Le ciel à mon image (dans mon image) prend figure humaine, ou l'inverse. La figure le pénètre et il est pénétré par elle. Il n'y a plus de dualité, car tout s'échange. Tu es cela que tu vois. L'Atman-Âme voit Brahma-Ciel, et le devient. Monisme fondamental. [Poésie et mystique](#) se rejoignent ici. Le fond est identique.

En photo, on peut rendre l'interpénétration ou la compénétration ciel-visage. Cela implique de créer une frontalité absolue de la vision, une bidimensionnalité si on veut, toute impression de profondeur, de troisième dimension ou de perspective étant abolie. Il est impératif que le ciel ne soit plus un fond lointain sur lequel la figure se découperait en « premier plan », mais qu'il soit absolument sur le même plan qu'elle. Alors il est très facile d'inverser les plans, à volonté. Sujet et « fond » s'échangent très librement. Hypallage le ciel encadré d'un visage... On peut créer cet effet simplement en resserrant le champ et l'angle de vue, en employant un téléobjectif pour écraser les plans, en diaphragmant peu pour supprimer la profondeur, en choisissant le fond-ciel le plus neutre possible, etc. Mais aussi, un « truquage » comme un sandwich de négatifs peut maximaliser cette fusion. Les nuages alors pénètrent effectivement la figure, qui les devient en quelque sorte elle aussi.

Je regarde le ciel solitaire et pensif... Mon visage est un ciel solitaire et pensif... – Mais ici je viens de faire un pas de plus. Car au lieu d'inverser seulement les caractérisations respectives du visage et du ciel, ou au moins de permettre dans ma phrase cette inversion, je viens d'identifier tout bonnement deux éléments hétérogènes, poussé en cela par la surimpression de ma photo. J'ai quitté le pays enchanté des hypallages, pour entrer au royaume halluciné des métaphores. – Et la même phrase d'ailleurs peut changer de sens, la perspective mentale changeant elle-même, à la considérer. Hypallage le ciel encadré d'un visage... (*d'un* = par un). Métaphore le ciel encadré d'un visage... (*d'un* = génitif simple, assimilation ciel-visage)

Complètement brouillés alors sont les signes, les réalités elles-mêmes (et non plus seulement leurs caractérisations) s'interpénétrant, l'une étant prise à la place de l'autre. Prise l'une pour l'autre (alors que dans les hypallages chaque réalité continue de rester à sa place et en son ordre). Ce glissement est naturel, il ne fait qu'indiquer la même pente de l'esprit. Brouillage de qualités, brouillages de réalités procèdent de la même démarche.

Surimpression. Belle impression. Le ciel s'imprime dans le regard. Je regarde le ciel et le ciel est dans mon regard. Regard céleste, regard du ciel, ciel du regard... Tout cela est d'une bienheureuse confusion. S'il est vrai qu'au commencement Dieu a remué Ciel et Terre pour y mettre de l'ordre, la poésie peut bien pour notre bonheur défaire ce qu'il a fait. Pourquoi ne pas réunir ce qu'il a séparé ? Brouiller le débrouillé...

Couchée penchée objet de rêves, nous ne nous retrouverons pas au Ciel, comme voudraient nous l'enseigner Églises et catéchismes – car nous y sommes. Sans doute le problème pour nous n'est-il pas d'une vie après la mort, mais tout simplement d'[une vie avant la mort](#). C'est-à-dire d'une *vie*, d'une vraie vie, d'une vie vraie. Seuls ces moments fugitifs comme les nuages et essentiels comme le ciel, résumés en un visage, non pas nous la font pressentir, mais effectivement la sont. Car manifestement ils se voient, à certains moments de nos vies – même si l'image ici est « manipulée ». Et le reste est si incertain, et si hypothétique...

Laquelle est la vraie ? Mais le ciel est vrai, et la reine du ciel (*Regina caeli*), et la porte du ciel (*Janua caeli*), et le regard céleste. Ils sont là, ils continuent de subjuguier les hommes. Reste l'amour, la poésie, leur folie, même si le Père n'est plus là... Aussi bien il ne s'agit jamais que de changer d'adoration. Romantisme peut-être... Mais il naît toujours sur les décombres de la foi, qu'il remplace. Blasphémerons-nous ? Disons-nous ici notre propre *Credo* ? Lumière née de la lumière, vrai visage né de vraie ferveur...



© Michel Théron – 2011

À suivre...